

Table des matières

Juifs, Judéens ou bien Hébreux ?	2
L'Exode des Juifs d'Égypte : un épisode biblique débattu par les historiens	3
Quand les judéens écrivaient la Bible à Babylone	6
Nabuchodonosor, le despote réformateur	9

Juifs, Judéens ou bien Hébreux ?

Dans la Bible, comment appelle-t-on le peuple juif ? Juifs, Judéens, Hébreux... ?

Francis Joannès, historien

Publié le 25/07/2025 à 10h00, mis à jour le 25/02/2026 à 17h00 • Lecture 2 min.

La dénomination *Hébreux* (*'ibri*) qualifie le peuple juif dans sa composante la plus ancienne, celle des patriarches ([Abraham](#), [Isaac](#), [Jacob et Joseph](#)), en déplacement avec leurs familles en Haute-Mésopotamie, en Palestine et en Égypte. Ce sont des Hébreux qui sont implantés en Égypte, puis qui la quittent pour venir s'installer au pays de Canaan, lors de l'Exode.

L'émergence d'un État

Les 12 tribus qui se répartissent la Terre promise, et dont la confédération mène ensuite des guerres incessantes contre ses voisins philistins, portent également le nom d'Hébreux. Mais, dès cette époque, que l'on situe historiquement à la fin du II^e millénaire avant notre ère, c'est surtout l'image d'un peuple en déplacement et sans attache territoriale permanente qui apparaît dans cette qualification d'Hébreux.

Ce terme entre d'autre part en concurrence avec celui d'*Israël*, le nom donné au patriarche Jacob, dont les 12 fils sont à l'origine des 12 tribus d'Israël. C'est ce terme, qui qualifie l'État en voie de formation, qui émerge après la conquête de la Terre promise, et dont les habitants – les Israélites, unis par des liens familiaux et politiques, et par le pacte qu'ils ont passé avec le dieu Yahvé – combattent sous la conduite des Juges, avant de se doter d'un roi et de constituer un royaume au début du X^e siècle avant notre ère. Les spécialistes considèrent cependant la période de puissance originelle de l'État d'Israël, sous les règnes de David et de Salomon, comme largement reconstituée par les rédacteurs postérieurs des livres bibliques. Mais ils s'accordent à reconnaître que, sous la dynastie des Omrides au IX^e siècle avant notre ère, Israël est effectivement l'un des principaux royaumes du Levant.

Deux royaumes rivaux

Mais, dès la fin du X^e siècle avant notre ère, le royaume unifié d'Israël éclata en deux entités rivales : la famille des descendants de David se replia sur le territoire de la tribu de Juda, au sud, dont Jérusalem resta la capitale et qui devint le royaume de Juda, tandis que le roi d'Israël, au nord, s'établit à Sichem, puis à Samarie. Les *Judéens* (à l'origine du mot Juif) eurent des rapports parfois conflictuels avec leurs voisins israéliens au VIII^e siècle avant notre ère, mais ils demeurèrent les seuls représentants du peuple de Yahvé après la conquête d'Israël par les Assyriens en 720, la destruction de Samarie et la déportation d'une partie de la population.

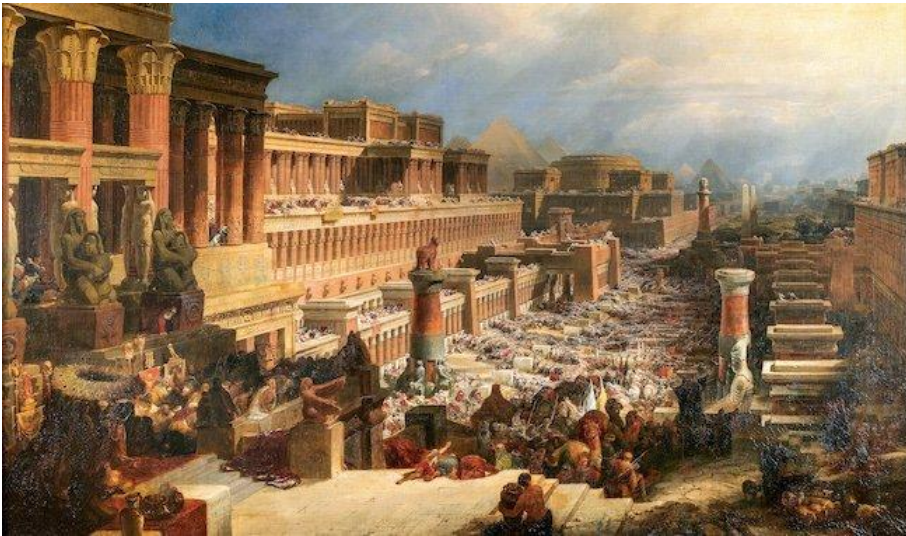
Le royaume indépendant de Juda subsista jusqu'en 587, et le terme de Judéen devint alors la manière courante de désigner le peuple juif, tant pendant l'exil à Babylone (587-539 avant notre ère) qu'après sa réinstallation à Jérusalem et son intégration dans les empires perse, gréco-macédonien puis romain, jusqu'à l'avènement du christianisme.

L'Exode des Juifs d'Égypte : un épisode biblique débattu par les historiens

Le départ des Israélites vers la Terre promise, sous la conduite du prophète Moïse, est devenu un mythe fondateur pour la conscience historique du peuple juif. Mais ce récit repose-t-il sur un événement attesté ?

Adolfo D. Roitman, Musée d'Israël, Jérusalem

Publié le 09/09/2024 à 10h02, mis à jour le 03/03/2026 à 10h00 • Lecture 6 min.



Le peuple d'Israël, conduit par Moïse, sort d'Égypte pour rejoindre la Terre promise. Tableau de David Roberts. 1829. Musée et galerie d'Art de Birmingham. • ALBUM / AKG-IMAGES

D'après le livre de l'Exode, dans l'Ancien Testament, les Israélites, établis en Égypte depuis l'époque de Joseph, étaient victimes d'oppression de la part des [pharaons](#). L'un d'eux, [Moïse](#), éduqué à la cour royale depuis qu'il avait été recueilli bébé dans un panier sur le [Nil](#), redécouvre son identité juive.

La fuite vers Canaan

Après avoir tué un Égyptien qui maltraitait ses compatriotes, il s'enfuit dans le désert, où il reçoit de Yahvé, le dieu des Hébreux, l'ordre de sortir son peuple d'Égypte et de l'emmener sur la terre d'où Joseph était venu, Canaan. Le pharaon ayant refusé de laisser les Hébreux partir, Moïse lui annonce qu'une série de terribles fléaux s'abattront sur le pays. Après le dernier d'entre eux, entraînant la mort de son premier aîné, le pharaon les autorise à s'en aller.

Un immense cortège entreprend l'exode par la route qu'indique Yahvé, lequel apparaît sous forme d'une colonne de nuées le jour et d'une colonne de feu la nuit. Mais Pharaon change d'avis et envoie son armée, qui rattrape les Israélites sur la côte de la mer Rouge. Yahvé ouvre alors les eaux, afin que les Israélites puissent traverser, avant de les refermer pour engloutir l'armée égyptienne.

Pendant 40 ans, les tribus d'Israël errent dans le désert, se nourrissant de la manne tombée du ciel et buvant l'eau que Moïse fait jaillir de la roche. Sur le mont Sinaï, celui-ci reçoit de Yahvé les Tables de la Loi, avec les commandements qui régiront désormais la vie de son peuple. Enfin, les Israélites arrivent à Canaan et, menés par Josué, conquièrent le pays. Moïse meurt sur le mont Nébo, sans pouvoir entrer en Terre promise, puni par Yahvé pour avoir douté de sa magnanimité.

L'épopée de l'Exode constitue un événement marquant dans la conscience historique du peuple d'Israël, un mythe fondateur dans lequel l'intervention divine apparaît comme la pierre angulaire de son identité nationale. La littérature biblique rappelle constamment cet épisode. Dans l'ouverture des dix commandements que Yahvé donne à Moïse sur le mont Sinaï, il se définit ainsi : « Je suis l'Éternel, ton Dieu, qui t'ai fait sortir du pays d'Égypte, de la maison de servitude. »

Dans les Psaumes, les chants religieux hébreux primitifs, Dieu utilise la formule liturgique : « Je suis l'Éternel, ton Dieu, qui t'ai fait monter du pays d'Égypte. » Les prophètes rappellent aussi à maintes reprises l'expérience de l'Exode. Dans le livre d'Amos, qui a vécu au VIII^e siècle av. J.-C., Dieu demande : « N'ai-je pas fait sortir Israël du pays d'Égypte ? » Et dans le livre d'Osée, un prophète de la même époque, Yahvé déclare : « Quand Israël était jeune, je l'aimais, et j'appelai mon fils hors d'Égypte. », considérant que la véritable histoire d'Israël commence avec la sortie d'Égypte.

Insuffler l'espoir

Mais la sortie d'Égypte n'est pas seulement un souvenir, c'est aussi une espérance. À chaque nouvelle tragédie qu'il subit, le peuple juif se rappelle la façon dont Yahvé l'a sauvé lors de cette fuite, faisant de cet événement du passé un paradigme du

Salut. C'est le cas après la conquête de [Jérusalem](#) par [Nabuchodonosor](#) en 586 av. J.-C., qui entraîne la destruction du temple de Yahvé et la déportation des Juifs à [Babylone](#).

L'un des auteurs du livre d'Isaïe, écrivant quelques décennies après la conquête, s'appuie sur le mythe de la sortie d'Égypte pour insuffler l'espoir dans le cœur des exilés : « Ainsi parle l'Éternel, qui fraya dans la mer un chemin, et dans les eaux puissantes un sentier, qui mit en campagne des chars et des chevaux, une armée et de vaillants guerriers, soudain couchés ensemble, pour ne plus se relever, anéantis, éteints comme une mère. Ne pensez plus aux événements passés, et ne considérez plus ce qui est ancien. Voici, je vais faire une chose nouvelle [...]. »

De même, dans la *Mishna* – un recueil de la loi juive rédigé au début du III^e siècle de notre ère –, le rabbin Gamaliel est cité, disant : « Yahvé nous a fait passer de l'esclavage à la liberté, de la tristesse à la joie, du deuil à la célébration, des ténèbres à la lumière extraordinaire, de la servitude à la rédemption. Disons alléluia devant lui. »

L'archéologie questionne le mythe

À la fin du XIX^e siècle, alors que l'archéologie et l'étude critique de la Bible commencent à se développer, un débat surgit sur la réalité historique de l'Exode. Depuis lors, le monde scientifique est divisé en deux groupes : ceux qui acceptent un certain degré de véracité historique du récit et ceux qui voient en lui un mythe élaboré beaucoup plus tard.

Parmi les premiers figurent des auteurs comme André Lemaire, grand archéologue français et professeur à l'École pratique des hautes études de Paris, qui affirme qu'« une tradition aussi ancienne et unanime doit avoir un fondement historique ». Selon ce savant, la sortie supposée d'Égypte aurait eu lieu à l'époque du [pharaon Ramsès II](#), au milieu du XIII^e siècle av. J.-C. Une approche totalement opposée est celle défendue par l'archéologue israélien Israel Finkelstein et l'historien américain Neil Asher Silberman. Dans leur livre controversé *La Bible dévoilée. Les nouvelles révélations de l'archéologie*, paru en France en 2002, ils remettent en question l'historicité des récits bibliques à la lumière des découvertes archéologiques.

Concernant le séjour des Israélites en Égypte et leur sortie de ce pays, Finkelstein et Silberman nient tout fondement historique au récit biblique. Ils soulignent que les archives égyptiennes, qui consignaient tous les événements administratifs de l'État pharaonique, n'ont conservé aucune trace d'une présence israélite pendant plus de quatre siècles.

De nombreux sites mentionnés dans le récit biblique n'existaient pas non plus à cette époque. Les villes de Pithom et de Pi-Ramsès, qui auraient été construites par les esclaves hébreux avant leur départ, n'existaient pas au XIII^e siècle av. J.-C. Selon eux, l'histoire de l'esclavage des Israélites en Égypte serait une création de la monarchie tardive du royaume de Juda (plus précisément sous le règne de Josias, au VII^e siècle av. J.-C.), ayant pour fonction de propager l'idéologie et les besoins de ce royaume.

Qui croire ? Est-il possible de dépasser la dichotomie entre science et tradition ? L'Exode constitue-t-il un événement historique ou est-il une simple légende ? La réalité se trouve probablement à mi-chemin entre ces deux possibilités. Quoi qu'il en soit, la vérité de l'histoire biblique ne doit pas être évaluée uniquement dans les termes de la critique historique.

D'après l'universitaire américain Howard Clark Kee, en tant que mythe fondateur de la nation, « cette histoire n'était pas seulement le souvenir du passé : elle définissait qui étaient les sujets de l'histoire dans le présent. Il ne s'agissait pas simplement d'exprimer ce que Dieu avait fait dans le passé ; elle rendait possible sa foi en Dieu dans le présent, une foi qui avait des obligations morales de grande portée. »

Pour en savoir plus

Essai

La Bible dévoilée I. Finkelstein, N. A. Silberman, Gallimard (Folio Histoire), 2004.

Chronologie

Les Juifs entre l'Égypte et Canaan

Abraham : Au début du II^e millénaire av. J.-C., le patriarche quitte Ur, en Mésopotamie, avec son peuple, et s'établit en Canaan.

Joseph : Arrière-petit-fils d'Abraham, Joseph est vendu comme esclave en Égypte. Le reste des Israélites émigre quelques années après.

Moïse : Le départ des Israélites d'Égypte et leur voyage jusqu'à Canaan sont généralement situés au XIII^e siècle av. J.-C.

Josué : Désigné par Moïse comme son successeur, Josué dirige la conquête israélite de Canaan, la Terre promise.

Royaume de Juda

Ce long royaume juif (930-587 av. J.-C.) s'achève avec la prise de Jérusalem par Nabuchodonosor et l'exil à Babylone.

La Bible : Le livre de l'Exode est achevé au V^e siècle av. J.-C., prolongeant deux écrits antérieurs réalisés entre le IX^e et le VIII^e siècle av. J.-C.

Dernier repas avant le départ

Comme Yahvé l'avait ordonné à Moïse, le jour où se produirait la dernière plaie d'Égypte – le massacre des premiers-nés –, les Israélites devaient avoir un agneau prêt à être sacrifié au crépuscule. Ils marqueraient leurs maisons de son sang, afin que Yahvé passe son chemin et épargne leurs enfants. Les Israélites devaient être prêts à partir le lendemain matin, raison pour laquelle ils mangeraient l'agneau rôti accompagné seulement de pain sans levain et d'herbes amères, sans laisser le moindre reste. Yahvé ordonne en outre : « Vous aurez vos reins ceints, vos souliers aux pieds, et votre bâton à la main ; et

vous le mangerez à la hâte. » Une fois arrivés en Terre promise, chaque année ils se souviendraient de la sortie d'Égypte pendant sept jours au cours desquels ils ne consommeraient que du pain sans levain : c'est la Pâque juive, jour que « vous célébrerez comme une loi perpétuelle pour vos descendants » (Exode, chapitre 12).

Un texte rédigé en trois temps

Tous les chercheurs admettent que le texte du livre biblique de l'Exode a été rédigé longtemps après que cet événement a eu lieu. Selon le bibliste jésuite Jean-Louis Ska, les textes qui décrivent l'exode d'Israël sont, pour la plupart, beaucoup plus récents que les événements eux-mêmes. Quelle que soit la date que l'on retient, le texte n'a été achevé qu'au bout de plusieurs siècles. Les spécialistes considèrent que le livre de l'Exode est composé de trois phases de rédaction différentes : l'une qui remonterait au IX^e siècle av. J.-C. (l'« histoire yahviste », ainsi nommée parce que Dieu y est appelé Yahvé) ; une autre élaborée un siècle plus tard dans le royaume septentrional d'Israël ; et un troisième récit constitué par les prêtres du temple de Jérusalem au VI^e ou au V^e siècle av. J.-C., qui contient de nombreux règlements sur le culte.

Adolfo D. Roitman, Musée d'Israël, Jérusalem

Quand les judéens écrivaient la Bible à Babylone

En faisant d'elle un symbole de luxure et d'oppression, la Bible a braqué une lumière paradoxale sur Babylone. L'Ancien Testament y situe en effet plusieurs épisodes toujours gravés dans l'imaginaire.

Francis Joannès

Publié le 19/01/2024 à 10h01, mis à jour le 25/02/2026 à 10h30 • Lecture 7 min.



Illustration préraphaélite du récit biblique de l'exil des Juifs. Par les eaux de Babylone, peint par Evelyn De Morgan entre 1882 et 1883. • BRIDGEMAN IMAGES

Le séjour forcé en Babylonie des habitants de Jérusalem à partir de 587 av. J.-C. eut des conséquences fondamentales sur l'évolution culturelle du peuple juif. À la différence des déportés du royaume d'Israël emmenés en Assyrie après la prise de Samarie en 722, qui s'étaient fondus dans le substrat local de leur lieu d'exil, les gens du royaume de Juda conservèrent une forte identité culturelle et entamèrent une réflexion sur leur histoire, qui devait aboutir à la mise par écrit des premiers éléments de la Bible.

Les Judéens en exil

Dans le même temps, la découverte *de visu* de la puissance de Babylone, de ses monuments, de ses institutions et du pouvoir de son roi vu comme un instrument au service de Yahweh, renforça le monothéisme des déportés de [Jérusalem](#). Mais elle eut aussi pour effet d'insérer dans leur vision du monde bon nombre d'éléments propres à la civilisation mésopotamienne. La remise en cause par les rois de Juda Joachim (607-598 av. J.-C.), Joachin (598-597 av. J.-C.) et Sédécias (597-587 av. J.-C.) de leur lien de vassalité envers le roi de Babylone conduisit à deux opérations militaires de Nabuchodonosor II. La première, en 597 av. J.-C., se conclut par la déportation, avec des membres de sa Cour, du jeune Joachin – qui venait de succéder à son père Joachim – à Babylone, où il vécut dès lors en résidence surveillée. La deuxième, en 587 av. J.-C., fut encore plus désastreuse pour le royaume de Juda, puisqu'elle se traduisit par la prise et le pillage de Jérusalem, et par la déportation d'une partie importante de la population de la ville et de ses environs. Les Judéens déportés furent implantés en plusieurs endroits de Babylonie, où ils firent souche. Une troisième déportation, d'ampleur plus limitée, se produisit en 582 av. J.-C. Mis à part la Bible, aucune source écrite n'avait mentionné ces deux épisodes de la « captivité de Babylone », jusqu'à ce que soient redécouvertes [les très nombreuses tablettes cunéiformes de Mésopotamie](#) à la fin du XIXe siècle. On commença par repérer, au hasard des archives publiées, des noms propres « yahwistes », qui comportaient en écriture cunéiforme syllabique la mention de la divinité écrite *Yahu*, *Ya'u* ou *Yawa*. On avait ainsi la confirmation de la présence en Babylonie de descendants des déportés de 587 av. J.-C.

Une information encore plus spectaculaire fut apportée en 1939 par l'assyriologue allemand Ernst Weidner, qui repéra et publia, parmi les tablettes découvertes par les fouilleurs de Babylone, des listes de distribution d'huile à des résidents du palais royal datant des années 594 et 593 av. J.-C. On trouvait parmi eux un Ur-milki, le Judéen, un jardinier nommé Salam-Yama, et surtout Joachin, roi du pays de Juda (*Ya'ukin šarru ša mat Ya'udu*). Les lieux d'implantation en Babylonie des déportés de Jérusalem que mentionne la Bible – Tel-Abib (Éz. 3, 15), Tel-Mélakh, Tel-Harsha, Kerub, Addan, Immer (Esd 2, 59) – n'ont pas de correspondants dans la toponymie babylonienne, à l'exception du canal Kabaru, le Kebar d'Ézéchiél, qui est attesté entre l'Euphrate et le Tigre à [l'époque perse](#).

En 1939, l'assyriologue Ernst Weidner parvient à prouver que des Judéens sont présents parmi les résidents du palais royal babylonien au VIe siècle avant notre ère.

Mais à la fin des années 1980 a commencé d'être publiée une archive cunéiforme répartie entre trois collections privées, qui comportait un nombre très important de noms yahwistes. Ces textes datent de la fin du VIe siècle et du début du Ve siècle av. J.-C., et ils ont été majoritairement rédigés dans trois localités : Bit-Našar (domaine de l'Aigle), Bit-Abi-ram (domaine d'Abraham) et Al-Yahudu (ville de Juda). La troisième dénomination est d'ailleurs celle qu'emploie une chronique

babylonienne pour désigner Jérusalem : on a donc là une preuve indubitable de la présence de communautés identitaires de déportés judéens.

Ces textes sont essentiellement des contrats de prêts ou d'achats, documentant des activités agricoles ou le commerce de bétail. Ils montrent comment les déportés se sont peu à peu implantés en tant que dépendants des domaines de la Couronne, et comment ils ont fait souche dans une région que les recherches récentes situent en Babylonie centrale, entre le site antique de Nippur et les environs de l'actuelle ville de Kut, au bord du Tigre, à 170 km au sud-est de Bagdad.

Le festin funeste de Balthazar

Dans l'Ancien Testament, le livre de Daniel (Da 5-6) rapporte un incident spectaculaire, survenu au cours d'un banquet que le roi de Babylone, qu'il nomme Balthazar, avait organisé pour les grands de sa Cour, ainsi que pour ses épouses et ses concubines. Pour boire du vin, il avait utilisé « les vases d'or et d'argent que son père Nabuchodonosor avait enlevés du Temple de Jérusalem ». Or, au milieu de cette liesse, on vit soudain apparaître dans l'air une main humaine qui écrivit des mots mystérieux sur le mur de la salle du banquet, provoquant la terreur du roi et de ses convives. Balthazar convoqua ses devins et ses astrologues pour déchiffrer et interpréter ce qui avait été écrit, mais aucun d'eux n'y parvint, malgré la riche récompense promise.

Sur le conseil de la reine, Balthazar fit venir alors le prophète Daniel, devenu fameux pour avoir interprété les rêves de Nabuchodonosor. Daniel déchiffra l'inscription, composée de trois mots : *mene teqel u pharsin* (en écriture araméenne consonantique : *MN'TQL W-PRSYN*). Il expliqua qu'ils signifiaient « compté, pesé et divisé », et que cette formule s'appliquait au règne du roi de Babylone, dont le compte était désormais clos, à Balthazar lui-même, dont la valeur avait été jugée trop légère, et à son royaume, qui allait être conquis et divisé entre les Mèdes et les Perses. De fait, la même nuit, les troupes du roi perse Cyrus pénétrèrent dans Babylone et tuèrent Balthazar.

Cet épisode fameux de la chute de Babylone fait partie des chapitres du livre de Daniel rédigés en araméen, qui compilent divers épisodes de la vie de ce jeune Judéen déporté à Babylone par Nabuchodonosor et qui éblouit le roi, puis son fils, par sa sagesse et son intelligence, réussissant à déchiffrer les signes envoyés par son dieu au roi de Babylone, là où les experts scientifiques qui composaient sa « garde savante » étaient tenus en échec. L'allégorie de la réponse divine au sacrilège de Balthazar, qui avait utilisé la vaisselle sacrée pour se livrer à ses beuveries, est assez claire, mais elle est souvent vue comme relevant d'une pure fiction. Or, on peut aller plus loin dans l'interprétation quand on considère le sens des mots inscrits sur le mur.

Dans l'Ancien testament, Daniel le prophète parvient à prédire la mort de Balthazar, roi de Babylone, par la main des Perses, ce qui entraîna la chute de l'Empire.

En akkadien, la langue de Babylone, les mots *manû šiqḫu u parisu*, sont formés sur les mêmes racines sémitiques que l'araméen *mene teqel u pharsin*. Ils signifient également « compté », « pesé » et « divisé ». Mais ce sont aussi les noms d'unités de poids courantes en Babylonie : la mine (*manû*) de 500 gr, et sa subdivision, le sicḫ (*šiqḫu*) de 8,33 gr ; le mot *parisu* est plus délicat à interpréter, car il peut renvoyer à une mesure de capacité (qui n'était plus en usage à l'époque néobabylonienne) ou bien au verbe *parāsu* (« séparer ») et à ses nombreux dérivés.

On sait par ailleurs que la vaisselle utilisée dans les palais royaux mésopotamiens pouvait comporter l'indication gravée de son poids ou de sa capacité. Il est donc possible qu'une partie du mobilier cultuel du Temple de Jérusalem emporté en butin par Nabuchodonosor II en 587 av. J.-C. ait été réutilisée dans son palais comme vaisselle d'apparat, et qu'on y ait inscrit en écriture cunéiforme le poids et/ou la capacité pour en faciliter l'usage. On aurait là l'origine lointaine de cet épisode dramatique...

La tour de Babel détruite et retrouvée.

Dans la Genèse, le récit de l'édification de la tour de Babel par les descendants de Noé est un écho mythique à la construction de la grande pyramide à étages qui joutait le temple Esagil, où était adoré Marduk, le dieu principal de Babylone. La tour – appelée en langue akkadienne *ziqqurraṭ*, terme purement descriptif désignant un édifice élevé – portait en langue sumérienne le nom d'*é-temen-an-ki*, la « maison fondation du ciel et du monde souterrain ».

La ziggurat de Babylone, située au centre du disque terrestre, reliait donc comme une sorte de pivot central le « monde du dessous » au ciel, où résidaient les dieux. Elle jouait par ailleurs le rôle, traditionnel dans l'architecture religieuse mésopotamienne, de temple haut, qui permettait aux divinités de venir s'incarner dans un bâtiment cultuel situé au sommet de l'édifice.

La tour de Babel biblique est probablement un écho de la ziggourat qui joutait le temple Esagil, où était adoré Marduk, le dieu principal de Babylone.

La tablette dite « de l'Esagil », un témoignage précieux datant de 229 av. J.-C., mentionne dans ce sanctuaire sommital la présence de chapelles réparties autour d'une cour intérieure et vouées à Marduk, Nabû, Tašmetum, Ea, Nusku, Anu, et Enlil. Elle précise également que la ziggurat comportait sept étages – le temple du sommet constituant le septième – et s'inscrivait dans un cube parfait : une base carrée de 90 m de côté et une hauteur totale de 90 m. Le premier étage mesurait à lui seul 33 m de haut, les étages suivants étant plus réduits.

Les archéologues du XXe siècle ont proposé l'hypothèse d'une hauteur de 60 mètres pour la « tour de Babel ».

Les archéologues qui ont fouillé Babylone au début du XXe siècle ont pu confirmer que la base de la ziggurat mesurait 91 m de côté. Mais la hauteur proposée de 90 m est actuellement considérée comme irréaliste. La tour pyramidale était en effet

construite avec un parement de briques cuites sur un noyau central de briques de terre crue. Une hauteur de 90 m aurait posé de sérieux problèmes de cohérence en raison du poids des briques. On a donc proposé de la réduire d'un tiers, à 60 m, ce qui en fait encore de loin l'édifice le plus élevé de la ville.

La tablette de l'Esagil doit donc être considérée autant comme un texte de mathématiques idéales que comme un document descriptif. Cet aspect « idéal » de l'Etemenanki d'époque hellénistique est confirmé par ce que nous savons de l'histoire de l'édifice. Il est probablement contemporain de l'émergence historique de la ville de Babylone, au XIX^e siècle av. J.-C., bien qu'aucune source écrite ne le documente avant la fin du II^e millénaire av. J.-C. On sait qu'après avoir souffert du siège mené par le roi assyrien Sennachérib en 689 av. J.-C., il fut restauré au VII^e siècle av. J.-C. par ses successeurs et porté à ses dimensions maximales par les rois Nabopolassar (626-605 av. J.-C.) et [Nabuchodonosor II](#) (605-562 av. J.-C.).

Cependant, après la conquête de l'empire de Babylone par les Perses en 539 av. J.-C., les violents troubles qui affectèrent la Babylonie en 484 av. J.-C. eurent pour conséquence la destruction des escaliers d'accès de la ziggurat et son abandon de fait en tant que bâtiment cultuel. La paix une fois revenue, il semble bien que la ziggurat ne fut jamais restaurée. Et lorsque [Alexandre le Grand](#) entra dans Babylone en 331 av. J.-C., il trouva une tour de Babel en ruines. Il décida de la faire rebâtir, mais les travaux de déblaiement ne furent entrepris que bien après sa mort, en 323 av. J.-C., et ils s'arrêtèrent assez vite sans déboucher sur une reconstruction. Le site actuel de la ziggurat de Babylone, dans l'actuel Irak, est encore visible, mais il est réduit à la plate-forme de fondation originelle.

Nabuchodonosor, le despote réformateur

Le grand roi de Babylone fut-il le tyran implacable décrit dans la Bible ? Pour le savoir, il faut se tourner vers les dernières recherches historiques.

Par [Francis Joannès](#)

Publié le 16/12/2020 à 19h51, mis à jour le 16/12/2020 à 19h51 • Lecture 8 min.



Vue d'artiste des jardins suspendus de Babylone, par Maarten van Heemskerck • WIKIMEDIA COMMONS

Nabuchodonosor : les six syllabes de ce nom royal, tel que nous l'a transmis la tradition biblique, ont traversé les siècles, évoquant un roi de Babylone prestigieux, grand bâtisseur et conquérant impitoyable, tout autant qu'ennemi implacable du peuple de Yahvé et destructeur de l'État de Juda et du temple de Jérusalem. La Bible voit en lui l'instrument du châtimement des Judéens, mais elle le montre aussi sensible à l'action du prophète Daniel. Elle lui attribue même sept années d'exil dans le désert, dans un état de semi-folie, anecdote qui est en fait un emprunt au règne du dernier roi de Babylone, Nabonide.

La renaissance de Babylone

Pour les historiens gréco-romains, qui ont du mal à cerner son règne, Nabuchodonosor a clairement été un despote oriental dans toute sa démesure : chez Hérodote, il est probablement le modèle de la reine Nitocris et de ses gigantesques travaux. Mais c'est à lui que l'on attribue aussi la création des jardins suspendus de Babylone, pour atténuer la mélancolie de son épouse d'origine iranienne. Modelant à son gré les forces de la nature et le destin des peuples, selon les sources extérieures, restaurateur des temples et du pouvoir royal et de sa puissance impériale, selon les inscriptions babyloniennes, Nabuchodonosor permit à Babylone de fleurir encore plusieurs siècles dans son berceau mésopotamien.

Dans sa forme babylonienne, son nom se présente comme *Nabu-kudurri-usur*, « Ô Nabu, protège mon héritier ». Si l'on connaît les dates exactes de son règne (605-562 av. J.-C.), il reste pourtant des points d'incertitude concernant ce souverain, dont ne subsiste qu'une seule représentation, très standardisée, sur une stèle de pierre trouvée à Babylone. La recherche historique récente a cependant fait beaucoup progresser nos connaissances sur ce représentant majeur de la dynastie néobabylonienne (626-539 av. J.-C.), la dernière d'un empire de Babylone indépendant.

Nabuchodonosor est le fils de Nabopolassar, qui libéra la Babylonie de la tutelle des Assyriens.

On sait qu'il est le deuxième roi de Babylone à porter ce nom, et que le premier Nabuchodonosor, qui régna à la fin du XII^e siècle av. J.-C., jouissait d'un prestige particulier pour avoir rendu à la Babylonie son indépendance et son rang de grande puissance proche-orientale. Nabuchodonosor II, lui, était le fils de Nabopolassar, le fondateur de l'Empire néobabylonien, et il participa activement à l'émergence de la Babylonie et à sa délivrance de la tutelle des Assyriens.

La qualification, souvent faite, de « chaldéenne » pour désigner la dynastie de Nabuchodonosor n'a plus vraiment lieu d'être : on a récemment établi que sa famille était originaire de la ville d'Uruk, dans le sud de la Babylonie, et qu'elle appartenait à la notabilité locale : le père de Nabopolassar fut gouverneur de la ville au service des Assyriens, et Nabuchodonosor lui-même a commencé sa carrière comme administrateur du temple de la déesse Ishtar, le plus important de la ville.

À partir de 626, le pays fut engagé dans une guerre impitoyable contre les Assyriens : elle se termina en 612 par la prise et la destruction de leur capitale principale, Ninive, avec l'aide des Mèdes venus d'Iran. Si Nabopolassar conduisit les premières campagnes, c'est ensuite Nabuchodonosor, désigné comme prince héritier, qui fut en charge des campagnes militaires dans l'ouest du Proche-Orient, marquées par la prise et la destruction de la dernière capitale assyrienne, Harran, en 610. Parallèlement, Nabopolassar et son fils investissaient le produit de leurs victoires, en hommes et en butin, dans une

gigantesque entreprise de restauration des monuments des villes de Babylonie et dans une remise en état économique du pays et de ses infrastructures.

Un palais de 60 hectares

La réorganisation des canaux d'irrigation et la remise en culture des terres agricoles permirent à la Babylonie de connaître une expansion économique et démographique qui allait se poursuivre pendant des siècles. Babylone fut l'objet de soins particuliers. Sa gigantesque enceinte fut relevée et restaurée. La porte principale de la ville, dédiée à Ishtar, fut pourvue d'un magnifique décor d'animaux en briques vernissées. Elle se prolongeait par une grande voie processionnelle, qui conduisait au principal temple de la ville, l'Esagil, consacré au dieu Marduk, et à la tour pyramidale de sept étages appelée l'Etemenanki, qui lui était associée.

Mais, si le centre de la ville était placé sous l'autorité de Marduk, la partie nord, en bordure de la porte d'Ishtar, relevait du pouvoir royal : Nabuchodonosor y fit restaurer et agrandir le palais sud, qui mesurait 60 hectares, et il le doubla d'un second palais, situé à l'extérieur de la muraille et appelé « palais nord », construit entre 586 et 576. Cet ensemble palatial était pourvu de sa propre enceinte et servait à la fois de résidence royale, de réserve pourvue des ressources les plus diverses et de centre du pouvoir. Dans l'une de ses inscriptions, Nabuchodonosor se vante « d'avoir entreposé, au cours de la septième année de son règne [598 av. J.-C.], à l'intérieur de l'Esagil, 180 millions de litres d'orge, 21,6 millions de litres de dattes, et 20 000 jarres de vin. Et d'avoir entreposé, à l'intérieur du palais royal, 360 millions de litres d'orge, 18 millions de litres de dattes et 70 000 jarres de vin ».

Cette affirmation de la puissance royale se doublait d'une politique centralisatrice, mettant sous l'autorité du roi toutes les administrations locales, en particulier celles des grands temples du pays. La Babylonie connut alors quatre décennies d'un gouvernement fort et efficace, qui s'appuyait aussi sur l'affirmation de la toute puissance de Marduk : dieu de la capitale, Babylone, il était aussi le roi du panthéon babylonien, ce qui reproduisait à l'échelle divine l'organisation hiérarchique mise en place par Nabuchodonosor lui-même dans son empire.

Les territoires conquis servaient à produire les ressources nécessaires au fonctionnement de la Babylonie et de sa gigantesque capitale.

Cet empire était, pour l'essentiel, l'héritier de celui des Assyriens. Il s'étendait sur un territoire presque identique, correspondant à l'Irak actuel, à la Syrie et à la plus grande partie du Levant (Liban, Israël, Palestine, Jordanie). Seule exception notable : l'Égypte échappa toujours au roi de Babylone. Une lutte sans merci s'était d'ailleurs engagée à partir de 610 av. J.-C. avec le pharaon Nékao II pour la domination du Proche-Orient occidental. Si Nabuchodonosor écrasa les Égyptiens en 605 av. J.-C., à Karkemish puis à Hamat, il ne put jamais soumettre leur pays et y renonça après une dernière tentative infructueuse en 601 av. J.-C. Il établit alors une sorte de zone tampon entre son empire et le territoire égyptien, à laquelle appartenait le royaume de Juda et des villes philistines comme Ascalon.

Cependant, à la différence des Assyriens, qui avaient amorcé au VIII^e siècle av. J.-C. une politique associant certaines élites locales à la gestion impériale, l'empire de Nabuchodonosor fonctionnait sur un modèle tributaire : les territoires gagnés par la conquête servaient à produire les ressources nécessaires au fonctionnement de la Babylonie et de sa gigantesque capitale. Et l'Égypte ne se privait pas d'inciter les vassaux levantins de Nabuchodonosor à refuser le versement du tribut, en leur promettant un soutien militaire qui se révéla malheureusement illusoire.

Jérusalem prise par deux fois

Joaquim, roi de Juda (609-598 av. J.-C.), se révolta ainsi contre Babylone, déclenchant une offensive de Nabuchodonosor qui conduisit à une première prise de Jérusalem en 597 av. J.-C. Le nouveau roi, Joachin, fut emmené en captivité à Babylone avec sa famille et une partie de sa cour. À Jérusalem, sa succession fut prise par son oncle Sédécias, qui se comporta en vassal fidèle de Babylone pendant plusieurs années. Mais lui aussi finit par se révolter, en 589 av. J.-C. La réaction de Nabuchodonosor fut terrible : Jérusalem fut prise en juillet 587 av. J.-C. Le temple fut pillé, et une bonne partie de la population emmenée en déportation en Babylonie. Une fois installée là-bas, elle y fit d'ailleurs souche. Or, ce n'était pas la seule communauté installée de force en Babylonie et servant, pour l'essentiel, de main-d'œuvre pour les grands travaux royaux : des gens de Tyr, de Gaza, d'Ascalon, de Qadesh, de Neirab furent déportés de la même manière.

La longueur du règne de Nabuchodonosor frappa les imaginations, mais ne créa pas pour autant de légitimité dynastique incontestable. Le roi fut lui-même menacé par un complot de son frère, Nabushumleshir, et peut-être par son propre fils, le futur Amel-Marduk. Trois de ses successeurs périrent de mort violente et, entre 562 et 539 av. J.-C., il y eut deux coups d'État. Cependant, le nom de Nabuchodonosor était resté assez prestigieux pour être repris par deux usurpateurs, Nabuchodonosor III puis IV, en 521 av. J.-C.

Pour en savoir plus

La Mésopotamie. De Gilgamesh à Artaban, de Bertrand Lafont, Aline Tenu, Francis Joannès et Philippe Clancier, Belin, 2017.

Chronologie

605 av. J.-C.

Après la mort de son père Nabopolassar, Nabuchodonosor, qui a combattu et vaincu le pharaon Nékao II lors de la bataille de Karkemish, rentre à Babylone pour être proclamé roi.

588 av. J.-C.

Le pharaon Apriès promet son soutien au royaume de Juda et à d'autres États de la région, et les pousse à se rebeller contre Babylone. Nabuchodonosor mobilise son armée et marche sur Jérusalem.

587 av. J.-C.

Le siège de Jérusalem par les Babyloniens se solde par la destruction du Temple et de la ville et par la déportation d'une grande partie de ses habitants vers Babylone. Nabuchodonosor reprend les villes phéniciennes.

562 av. J.-C.

Après 43 années de règne, Nabuchodonosor meurt à Babylone. Près de 25 ans après sa mort, et après une période de décadence, Babylone tombe en 539 av. J.-C. face à l'attaque du roi perse Cyrus le Grand.

La fureur du *Nabucco* de Verdi

L'opéra de Verdi commence par une scène se déroulant dans le temple de Salomon, à Jérusalem. Les Juifs sont réunis autour du prêtre du temple, Zaccaria, qui essaye de leur insuffler du courage face à la menace qui les entoure. Alors que les troupes babyloniennes envahissent le temple, Zaccaria invective Nabuchodonosor : « Ah ! Tremble, insensé ! Cette demeure est celle de Dieu ! » Mais le roi s'emporte : « Que ces insensés redoutent ma fureur ! Désormais, ils en seront tous victimes ! Et l'infâme Sion baignera dans une mer de sang ! Ô vaincus, prosternez-vous jusqu'à terre ! [...] Qui pourrait, pauvres sots, me résister ? » Et s'adressant à ses hommes : « Saccagez, incendiez le temple ! Toute pitié sera considérée comme un crime ! Les mères tenteront en vain de faire à leurs enfants un bouclier de leurs poitrines ! »

Le roi a-t-il sombré dans la folie ?

Dans le livre de Daniel, il est dit qu'alors qu'il traversait son palais, admirant sa grandeur, Nabuchodonosor entendit une voix du ciel annonçant qu'il perdrait son royaume et que, pendant sept ans, il vivrait abandonné et réduit à l'état de bête sauvage. Peu de temps après, le roi fut séparé de la troupe des hommes et mangea du foin comme un bœuf, ses cheveux poussèrent comme s'ils étaient les ailes d'un aigle et ses ongles comme les griffes des oiseaux de proie. Après sept ans, il leva les yeux vers le ciel, retrouva sa santé mentale et loua Dieu. Cette légende, qui a attiré de nombreux artistes, est probablement née d'une confusion avec la vie de Nabonide, le dernier roi de Babylone (556-539 av. J.-C.), qui a surpris ses compatriotes en allant vivre 10 ans dans l'oasis de Tayma, en Arabie.

Une relecture de l'exil biblique

Deux ensembles exceptionnels d'archives cunéiformes, qui ont été publiés récemment, mettent en lumière la situation des Judéens exilés à Babylone et viennent compléter les informations données dans la Bible. Le premier ensemble, découvert au début du XX^e siècle dans les ruines de l'ancienne Babylone, est resté inédit pendant plus d'un siècle. Il s'agit d'un corpus de textes administratifs détaillant les rations que certains Judéens exilés recevaient quotidiennement. Parmi eux se trouvaient le roi Joachin lui-même et sa famille, ainsi que les membres de sa cour. L'autre ensemble d'archives, découvert en Irak, évoque l'ancienne Al-Yahudu, le nom babylonien donné à Jérusalem, qui signifiait littéralement « la ville de Judée ». Composé de près de 200 tablettes cunéiformes, il recense les événements de la vie quotidienne des Judéens exilés, depuis le paiement des impôts jusqu'aux contrats de location. Grâce à ces documents, il apparaît évident que les Judéens exilés n'étaient pas des esclaves, mais qu'ils dépendaient plutôt de l'État babylonien, tout en conservant leur identité communautaire.